

De quelques monstres sacrés

François Hébert

Volume 40, Number 3 (237), June 1998

Rina Lasnier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1998). De quelques monstres sacrés. *Liberté*, 40(3), 39–51.

FRANÇOIS HÉBERT

DE QUELQUES MONSTRES SACRÉS

*Only one woman I have met
with the humble and absolute dignity
of a turtle.*

En écrivant ces vers dans *A laughter in the mind*¹,
Irving Layton désignait-il Rina Lasnier? Cela me paraît
évident. Layton poursuit ainsi son poème «Victory»:

so the women of Aeschylus must have looked once.

Puis il précise ce qui l'aiguillonne:

I can imagine undressing her.

Mais il n'arrivera à rien sans ruser et en bon prédateur devra, pour la dévêtir, se revêtir lui-même, lui aussi, de quelque peau d'emprunt, affriolante, appétissante (toute métaphore est un tel leurre):

*I shall set two caterpillars
on the white road towards her.*

1. Montréal, Éditions d'Orphée, 1959 (1958): *Second printing, with twenty additional poems.*

Sur le dos de ces chenilles presque aussitôt nous arrivons chez Rina Lasnier, laquelle venait huit ans plus tôt de publier ses *Escales*², qui méritent amplement que l'on s'y arrête et en particulier à ce poème-ci, drolatique et terriblement intelligent, hiératique même, dans lequel, entre autres choses et pardon du peu, se trouvent résumés le cheminement de l'Occident — passé du paganisme (première strophe) au catholicisme (deuxième strophe) — ainsi que, peut-on supposer, tout un bataclan de mythes (bambara, japonais, iroquois...) qui font de la tortue un Atlas, l'assise du monde:

LA TORTUE, ÉVÊQUE DU DÉSERT

*Astre médusé des sables et des sels
Serpent converti à sa double cuirasse,
Sur la géographie de sa carapace
S'inscrivent les sagesses et les mythes.*

*Pierre d'herbe s'assurant dans la mer un asile
Et dans l'offense une tête rétractile,
Omnipotence dans la foule des soleils
Pour offrir à baiser la bague de son œil.*

Lentement mais sûrement, cet ancien crustacé qu'est la tortue a fait pas mal de chemin depuis l'origine. Depuis l'eau. Depuis l'A. Barque retournée, cloque de corne, cet humble sphinx barre et montre la route à l'homme qui le croise, lequel doit observer attentivement l'étrange quadrupède, vivant sémaphore, s'il veut percer l'énigme, lire les continents (du ciel et de la terre) qui se donnent à deviner dans les lignes imprimées sur son dos.

2. Trois-Rivières, Imprimerie du Bien Public, 1950. Ce recueil a été réédité dans *Poèmes I*, Montréal, Fides, coll. du «Nénuphar», 1972.

D'emblée elle fait rire, l'absurde, l'insensée, l'excessive tortue de Lasnier. Peser dans une même balance un apôtre et une tortue, est-ce bien catholique? Mais tout le plaisir est là, et le défi, dans l'écart et le rapprochement. Il n'est pas interdit de rire dans les poèmes, cela rapprochant de la vérité, tout en paraissant éloigner de la réalité. Les dieux aussi sont des drôles, des joueurs; les mythes seuls sont à leur hauteur. Les dieux s'y reconnaissent, rient avec nous. Mais aussi, de nous... La réciproque est-elle permise?

C'est que tout mythe est drôle en un sens, au sens où il détonne, déstabilise avant de rétablir le véritable équilibre. Centaures et sirènes sont *tordants* de par leur impossibilité même... En effet, qui croit *réellement* à l'histoire d'Œdipe, aux sandales ailées d'Hermès, au regard meurtrier de la Méduse? Mais en même temps, quoi de plus *vrai* que l'affrontement avec le père (c'est-à-dire avec le temps, la loi, la matière), de plus *vrai* que la vitesse de l'esprit (saint, mercuriel), de plus *vrai* que le problème de l'altérité (tout regard voudrait aimer, mais tue)?

Et c'est encore et toujours le Quichotte qui a raison avec ses chimères, c'est lui qui a toute sa raison: le monde est étrange, l'on n'y est pas. Autant le rêver. Bien sûr, il y aura toujours les rabat-joie, un Milan Kundera ou un Sancho Pança, pour vous rappeler que les tortues, fussent-elles Ninja, n'aiment pas *réellement* la pizza (encore que...), que les tortues sont des bêtes (encore que...) tout juste bonnes à mettre dans sa soupe ou à utiliser dans des apologues utilitaires... Quoi qu'il en soit, ce qu'on appelle la réalité n'est pas moins drôle, mais elle l'est autrement: elle est plutôt risible en effet, quand elle n'est pas orientée vers l'extraordinaire, l'imprévisible, l'invisible. Elle est dans les journaux, la réalité; elle est dans les romans de Michel Tremblay, dans le métro... Elle est bien peu de chose en définitive, une peau de chagrin, un billet de loterie (perdant)...

Si la tortue est véritablement l'évêque du désert, comme le veut Rina Lasnier, l'inverse est sans doute vrai, à savoir qu'un évêque est une tortue. Réversibilité, circularité du symbole (du « credo », étymologiquement). L'évêque prêche souvent dans le désert, dit-on, et notre poème est peut-être né de cette expression, prise à la lettre et à laquelle il redonne vie, ainsi qu'à l'esprit et à la réalité que la lettre érodée était en train de nous faire oublier — procédé cher à Roland Giguère, muezzin coloré, collectionneur de roses et de ronces et de minerais divers, grand dynamiteur de clichés avec sa langue qui fourche et vire à tout moment, roule et déboule...

*

Mais l'affaire est sérieuse si le désert n'est autre que nous-mêmes. L'accusation est grave: le monde serait vide? Jésus a pesé cette éventualité durant quarante jours: le monde serait sans poids. Il n'y a que Satan pour croire aux richesses de ce monde. L'ascèse est nécessaire et vaut tous les bonheurs. L'ascèse n'exclut pas la bonne humeur, ni l'humour. D'où le point d'exclamation, à la fin: on souffle! En attendant ce petit répit, allons au désert. Il n'est pas loin: il n'y a qu'à fermer les yeux et à souffrir un tout petit peu. Alors le monde s'ouvre à vous, s'offre — et vous envoie tout son sable dans les yeux...

Le monde entier est ici réduit à sa plus simple expression, à une image, pierre d'angle du second quatrain et symétrique à l'astre inaugurant le premier; cette image, c'est celle d'une *pierre d'herbe*. L'entier temps de la création s'y trouve compris, ramené à une sorte de météore tendre, d'astre chu et ramolli, reverdi, sublimé en métaphore adamantine, à la fois réaliste (ou logique) et merveilleuse (ou analogique comme dans les paraboles): en effet, de même que l'herbe vieillit, fane, sèche et devient la poussière dont sont faites les pierres, de même la pierre

la plus dure à la fin s'effrite, s'émiette et redevient le terreau dont l'herbe tire sa substance et la pousse vers le haut jusqu'à pouvoir soutenir «la sandale des reines», écrit Lasnier dans le poème «Tendresse de l'herbe³».

Ainsi non pas progresse mais passe et circule, va et vient le temps à travers l'espace, lui-même tout entier figuré (métonymiquement représenté) par cette pierre viride ou herbe pétrifiée. Cette pierre commémore l'éternel fondement, la perpétuation du monde jusqu'à son aboutissement, renvoie à sa fondation sans fin ni commencement. Elle est l'intemporelle assise symbolisée : cathédrale miniature, siège épiscopal, cure, stalle, chaise aussi, appui en somme... L'équilibre «impondérable» de Garneau... De la terre selon Miron «l'envolée la plus basse»...

Cette pierre est-elle autre que l'homme même, lequel n'a pas tellement changé depuis le premier apôtre, justement nommé Pierre, l'apôtre à la clé, la clé de voûte en personne, le chef des douze et le portier du Ciel? La pierre de Lasnier est la pierre d'angle de l'Église de saint Pierre. Et de toute Église, si l'Église *catholique* est véritablement «universelle».

Le juif Irving Layton confirme: «*A Hebrew, I (...) know that all flesh is grass*».

*

De même que la carapace de la tortue est bordée de chaque côté de douze écailles (Lasnier est du genre à les avoir comptées), de même seulement les deux derniers vers sont des alexandrins, comme si le poème aboutissait enfin, trouvait son rythme. Le parallélisme entre la mosaïque des écailles et la mesure du vers est-il voulu, conscient, significatif? Il suffit qu'il nous rappelle l'importance du nombre douze, dans la réalité non moins que dans les mythes.

3. Dans *Poèmes I*, p. 171.

Comme Miron après elle, Lasnier fait ainsi à peu près des alexandrins : des vers de dix, de onze, de treize ou de quatorze syllabes, préférant plier les contraintes métriques (et lexicales, et syntaxiques...) à une nécessité supérieure, celle de son seul *désir*. Mais attention à ce mot : pour Lasnier, comme pour la Dame à la Licorne, *désir* signifie obéissance (aux arbres, aux oiseaux...), piété filiale, liliale. Ainsi sans doute l'initié Robert Graves regardait-il les arbres⁴ et murmura-t-il, mourant, rapporte-t-on : « *I'm going home* »... Le monde ne nous appartient pas. Nous y sommes en visite, sinon en exil, voire en mission, pas plus importants que des caouanes ou des cistudes. Comment le poète, mieux qu'un ermite ou une tortue, inventerait-il quoi que ce soit ? Tous ses mots lui viennent d'un autre, rappelle Pascal Quignard. Le poète lui-même est inventé de toutes pièces. Il sert. Il est au monde, lui appartient. Son jugement le juge. Il observe, dans les deux sens du terme : il observe toutes choses et la Loi, laquelle est essentiellement le chemin du retour (ou re-ligion). L'humanité n'a que cela : son sillage comme voie...

Il est *l'astre médusé*, autrement dit l'être déconsidéré : l'œil sidéré par l'absolu, par l'invisible aveuglé, l'aïeul de la pierre d'herbe — d'où son désir de caillou propulsé dans la nuit et qui n'a que les flammèches qu'il émet pour le guider, que sa poussière pour l'éclairer. S'il devient jamais bague, c'est pour réaliser l'alliance avec les dieux et préparer la montée chez eux.

Ou mieux : la remontée, c'est-à-dire (au sens de Graves) le retour à la maison. D'escalade en escalade, la vie serait une telle escalade — ponctuée de poèmes, autrement dit de *rejets vers la vie*, écrit Lasnier dans sa dédicace, autant dire de rechutes et d'excuses. On monte comme on peut dans l'abîme où les dieux se terrent ; le ciel est souvent bas et des anges se voient aussi au ras des pâquerettes.

4. Voir « L'alphabet des arbres », dans *La Déesse blanche, Un mythe poétique expliqué par l'histoire*, trad. de l'anglais par Guy Trévoux, Monaco, Éd. du Rocher, coll. « Gnose », 1979 [1948].



La poésie n'étant pas faite que d'idées, d'évocations, de sentes et de sentiments, n'oublions pas la musique, qui donne à la mémoire sa profondeur, sa hauteur plutôt ou mieux encore son fil conducteur (comme dit Miron), vu qu'elle initie (sur place, aujourd'hui) à l'archaïque, aux essences, aux dieux en somme. À leur électricité.

On se souviendra que la cithare d'Hermès est fabriquée à partir de la carcasse (carapace et plastron) d'une tortue. J'en ai une chez moi et la tapote de temps en temps: la résonance est extraordinaire, le son sec et moelleux à la fois. Comme quoi mythe et réalité vont ensemble, comme Quichotte et Sancho, et tendent à coïncider, ce dont toute l'œuvre de Lasnier témoigne assez, scrupuleusement réaliste et solidement métaphysique à la fois.

Lasnier est Syrinx s'adressant à Pan:

*Ô grand dieu tonnant d'amour et de haine,
Ne broie point cette écorce virginale,
C'est assez de cette sève musicale
Pour m'emmêler à ton âme païenne⁵ !*

Il n'est pas de poète qui ne se double d'un musicien. La musique « méduse l'âme », écrit Pascal Quignard dans *La Haine de la musique*⁶. Il ajoute: « La musique est appeau comme l'image est appât. » La poésie est « temple dans l'écoute », disait Rilke: le dieu nous y piège, appelle, reçoit, instruit, puis nous rend au monde, ce souvenir. Or donc, laissons-nous piéger un brin, c'est-à-dire lisons. Dans le poème de Lasnier, entrons dans le a, le e, le o, amusons-nous avec ces notes.

5. Dans *Poèmes I*, p. 202.

6. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997.

D'abord avec le a : dans le premier quatrain surtout, où il serpente et siffle de concert avec le s — sans oublier les lettres initiales : le A inaugural suivi du S qui ouvre les trois derniers vers, sorte d'allitération anaphorisante à laquelle fait écho le P-O-P-E anagrammatique du deuxième quatrain, lequel se trouve de connivence, phonétiquement parlant, avec l'«abbé» des quatrième et cinquième syllabes du dernier vers, sinon l'*abba* des septième et huitième syllabes, mot qui signifie «père» en araméen. Puis le e : dans le deuxième quatrain surtout, où il se module en toutes sortes de é, de eu ou de è. Enfin le o : bijou mystique, principalement dans les deux derniers vers, où il se fait tour à tour soleil, bague et œil.

Jonglerie musicienne, chapelet de rondeurs sonores et visuelles que ce poème. Autant d'œufs : l'écho (mémoire et musique) de l'origine se renvoie la balle dans une ronde sans fin comme tournent les astres autour d'eux-mêmes. Les sphères sont franchement musiciennes dans le poème «Parasélène⁷» : «gonflée d'éternité», Lasnier y est «balle-rine», file sur une «voie ronde», «ballon au cirque de la nuit», danse et s'effeuille jusqu'à l'éveil de «l'œil fraudé de sommeil»...

Comment percer le secret dans ses reflets, à partir de ses seules répercussions ? On ne peut mieux qu'à mots couverts, mieux qu'avec les figures les plus *bêtes* (tautologies, redites, paraphrases...) approcher le dire du Seul qui puisse dire : «Je suis le A et le O». La rhétorique entière, d'ailleurs, est bête : tortillons de l'esprit, toutes les figures sont les contorsions du vivant, lequel manque de style tel quel, n'ayant que le sien propre. Nul nom, hors sa corne.

Corps de vie, non de gloire. Diaphragme (cloison, dirait Quignard) que notre tortue : rempart contre la vulnérabilité du dedans et contre la viduité (vacuité, déréluction, veuvage) du dehors. Systole et diastole en

7. Dans *Poèmes I*, p. 187.

définitive, sang de la respiration (souffle, parole, chiffre) au cœur de toute créature que cette tortue-pierre capable de s'ouvrir en toute confiance (comme l'herbe pousse) et de se refermer comme un bouclier (ou une bouche).

*

Un peu avant la tortue-femme de Layton et l'évêque-tortue de Lasnier, un autre juif anglophone de Montréal, Abraham Moses Klein, avait mis en scène, dans un poème de 1932-1934⁸, «*The owl, chief rabbi / of the woods*», fieffé dévoreur de musaraignes cachères et frère spirituel du chélonien amphibie de Lasnier.

REV OWL

*Erudite, solemn,
The pious bird
Sits on a tree,
His shtreimel furred.*

*The owl, chief rabbi
Of the woods,
In moonlight ponders
Worldly goods.*

MAÎTRE HIBOU

L'érudit, solennel
et pieux oiseau
Siège sur un arbre
Sous sa huppe liturgique.

Le hibou, grand rabbin
De la forêt,
Soupèse au clair de lune
Les choses de ce monde.

8. «Rev Owl», dans *The collected Works of A. M. Klein, Complete Poems, Part 1, Original Poems, 1926-1934*, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 1990, p. 306-307; reproduit avec l'autorisation des Presses de l'Université de Toronto. Merci à mes étudiants du séminaire FRA 6501 (automne 1997) à l'Université de Montréal, lesquels m'ont aidé à préciser ma traduction (encore déficitaire).

*With many a legal
To who? To wit⁹?*

*He nightly parses
Holy writ.*

Prudent comme un juriste,
Toutes les nuits le hibou
[décortique
(À qui de droit... à savoir que...)
Les saintes écritures.

*And then tears gizzards
Of captured fowl
To find them kosher
For an owl.*

Puis il lacère les entrailles
Des gélinottes capturées
Qu'il juge assez cachères
Pour un hibou.

Tout cruel qu'il soit (comme l'est la réalité, suggère Klein à un premier niveau, celui de la caricature), ce représentant de Dieu sur terre est aussi drôle et sympathique que ridicule et prétentieux, un peu comme les *monstres* (au vieux sens de «contre nature») de Lasnier: monseigneur la tortue, l'ermite-palmier, l'abeille-reine, l'orme-bouddha et autres entités hybrides plus ou moins horribles, mirifiques (soleil-hostie, aubes-glaives, larmes-miroirs, oreille-filet...). Pareillement Gustave Lamarche, dans ses *Odes et poèmes*, prend les auspices, les augures, et nous *monstre* un dieu dans un poisson:

9. Ce vers est-il intraduisible? Il faudrait pouvoir rendre à la fois le ullement même du rapace et le jargon juridique. Un verset abénaki pourrait nous être utile: «Là, nous verrons le grand hibou entonner son chant habituel, tiig-li-gou-wul-tique, et tous les animaux se soumettre à son chant.» Ce chant signifie en abénaki «Allez dormir, tous» selon le traducteur Pierre DesRuisseaux (*Hymnes à la Grande Terre, Rythmes, chants et poèmes des Indiens d'Amérique du Nord-Est*, Montréal/Bordeaux, Triptyque/Le Castor astral, 1997, p. 194). Quant au son, le français devrait pouvoir égaler l'anglais et l'abénaki — comme quoi la langue des oiseaux, comme celle du zenzontle yucatéen aux quatre cents voix, dans *Présence de l'absence*, transcende nos langues et nous donne, avec la poésie, un avant-goût de ce que pourrait être une langue à proprement parler *universelle* (ne pas confondre avec *hégémonique*).

*Jésus est le hareng pour le carême.
Il est bien sauré dans sa tonne.
Avez-vous vu ce poisson blême
Aux yeux mourants et monotones¹⁰?*

À un second niveau (celui de la prière), le hibou est parfait (pur, cathare, coïncidant avec soi-même comme avec le prédateur suprême): ce qu'il fait *est* la volonté et le verbe de Dieu, et il n'y a aucun décalage entre le Père au Ciel et le fils dans l'arbre, il n'y a aucune ironie de l'auteur et Dieu parle par sa bouche.

À un troisième niveau (culturel), Klein se souvient peut-être du fait que la symbolique médiévale utilisait le hibou à des fins antisémites; dans *L'Art religieux au XIII^e siècle*, Émile Mâle rapporte que le hibou stigmatise «l'aveuglement du peuple juif¹¹».

À un autre niveau encore (celui du double langage des ésotéristes ou de Thot dans le *Phèdre* de Platon selon Jacques Derrida¹²), Klein veut peut-être dire l'exact contraire, à savoir que ce hibou est un démon, et cela rejoindrait l'observation de Jean-Paul Clébert: «[Le hibou] est le contraire de la chouette. S'il désigne aussi le veilleur nocturne, le chercheur et l'occultiste, c'est toujours en mauvaise part: les travaux effectués sous ce signe sont des "œuvres au noir"¹³».

Relativement moins complexe est le héron bleu d'Albert Ferland¹⁴, symbole univoque, «figé comme un jonc» (c'est

10. Tiré du sonnet «Le hareng» reproduit dans *La Poésie québécoise*, de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, Montréal, l'Hexagone, coll. «Typo», 1986, p. 157.

11. Cité par Jean-Paul Clébert, *Dictionnaire du symbolisme animal, Bestiaire fabuleux*, Paris, Albin Michel, 1971, p. 206.

12. *La Dissémination*, «La pharmacie de Platon», Paris, Seuil, coll. «Points», p. 104-118.

13. Jean-Paul Clébert, *op. cit.*, p. 206.

14. Dans *La Poésie québécoise*, de Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 102.

son truc, sa métaphore chasserresse), lequel oiseau un tantinet paradoxalement «incarne» (mais mangera-t-on de cette carne...?) tout bonnement «la Faim»: Dieu signe la majuscule tandis que le héron singe l'Appétit...

Ailleurs chez Klein, l'abeille sera déclarée vénérable, et la rose et sa rosée seront sa torah. De même, chez Lasnier, les animaux sont sacrés, les végétaux aussi. Tout est sacré. Il n'y a pas, d'une part, le sacré et, d'autre part, le profane, comme le veut Mircea Eliade; sa vision du cultuel est culturelle, non celle d'un initié. Eliade est un profane...

Je sais que je me contredis. Mais n'est-ce pas cela, écrire? Peut-être bien que Klein et Lasnier ne me contrediraient pas... C'est entrer dans le cœur de la matière, dans l'interdit. Dans «la contradiction du poème», selon l'intéressante expression de Pierre Popovic, à laquelle je retire cependant le sens sociologique qu'il lui donne: je l'entends en son sens eschatologique. Contrapuntique. En son son. Polyphonie de l'absolu.

Il y aurait ainsi deux façons de s'introduire dans le temple: la louange et le saccage.

*

Paraphrasant Valéry qui disait que «la superstition est plus profonde que la religion», j'avancerais qu'il arrive à la poésie, qui est divination (mineure ou majeure), d'être plus profonde que la religion (instituée, figée, canonique, livresque), de la court-circuiter et de rejoindre directement la prière (la parole du bas branchée sur la parole du haut), laquelle, depuis que le vent (dit Lasnier) a emporté «le mot de passe», de millénaire en millénaire inlassablement creuse ses lézardes et chemine dans le mur qui sépare les quantités négligeables que nous sommes des qualités suprêmes que sont les divinités.

Des paroles *dégèlent* de temps en temps dans un chassé-croisé d'échanges à proprement parler hermétiques: notamment, nuitamment, Miron entend Ossian «chanter dans les radars», lesquels sont des arbres, nous chantait Gatien Lapointe, perché sur le même «fil conducteur» de l'homme...

Dans le quatrain suivant, où est-elle enfin, Rina Lasnier, si ce n'est dans le même ciel comme un autre oiseau, s'adressant par-delà toute contingence spatio-temporelle à un Giguère, à un Lamarche, à un Miron, à un Klein, à Gatien Lapointe et à Layton?

*C'est toi les trente-deux vents
Dans l'omniprésence de l'air;
Et c'est moi l'herbe précaire
Quand ta voix glisse de la pierre*¹⁵.

15. Tiré de «C'est toi...», dans *Poèmes I*, p. 287.